

VENCESLAS

TRAGI-COMÉDIE



ROTROU, Jean

1648

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Août 2011

VENCESLAS

TRAGI-COMÉDIE



PAR Mr DE ROTROU

M DC CL VIII

Représenté pour la première fois en 1647.

ACTEURS

VENCESLAS, roi de Pologne.

LADISLAS, son fils, prince.

ALEXANDRE, infant.

FEDERIC, duc de Curlande et favori.

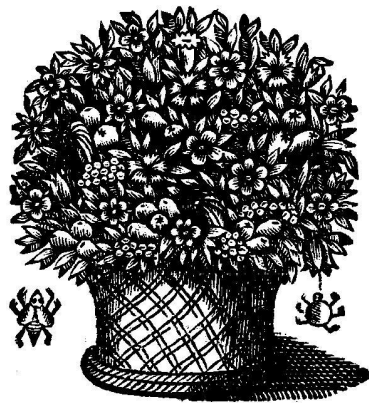
OCTAVE, gouverneur de Varsovie.

Gardes.

CASSANDRE, duchesse de Cunisberg.

THÉODORE, infante.

LÉONOR, suivante.





ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Venceslas, Ladislas, Alexandre, Gardes.

VENCECLAS

Prenez un siège, Prince, et vous infant, sortez.

ALEXANDRE

J'aurai le tort, Seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS

Sortez, vous dis-je. Et vous, Gardes, qu'on se retire.

LADISLAS

Que me désirez-vous ?

VENCESLAS

J'ai beaucoup à vous dire.
5 Ciel prépare son sein, et le touche aujourd'hui.

LADISLAS, bas.

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui :
Oyons les bon avis, qu'un flatteur lui conseille.

VENCESLAS

Prêtez-moi, Ladislas, le coeur, avec l'oreille,
J'attends toujours du temps, qu'il mûrisse le fruit
10 Que pour me succéder, ma couche m'a produit ;
Et je croyais, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous, elle me laissa d'elle.
Mais, hélas ! Ce portrait qu'elle s'était tracé,
Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé,
15 Et vous considérant, moins je la vois paraître,
Plus l'ennui de sa mort, commence à me renaître,
Toutes vos actions, démentent votre rang,
Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang ;
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connaître,
20 Vous n'avez rien de Roi, que le désir de l'être ;
Et ce désir (dit-on) peu discret, et trop prompt,
En souffre, avec ennui, le bandeau, sur son front.

Vous plaignez le travail, ou ce fardeau m'engage,
 Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge ;
 25 Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison,
 Est d'en posséder mieux, la parfaite raison ;
 Régner est un secret, dont la haute science,
 Ne s'acquiert que par l'âge, et par l'expérience,
 30 Un roi, vous semble heureux, et sa condition,
 Est douce, au sentiment, de votre ambition ;
 Il dispose à son gré, des fortunes humaines ;
 Mais, comme les douceurs, en saurez vous les peines :
 À quelque heureuse fin, que tendent ses projets,
 Jamais il ne fait bien, au gré de ses sujets ;
 35 Il passe pour cruel, s'il garde la justice,
 S'il est doux, pour timide, et partisan du vice ;
 S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux ;
 S'il entretient la paix, il n'est pas généreux ;
 S'il pardonne, il est mol ; s'il se venge, il est barbare ;
 40 S'il donne, il est prodigue ; et s'il épargne, avare ;
 Ses desseins les plus purs, et les plus innocents,
 Toujours, en quelque esprit, jettent un mauvais sens ;
 Et jamais sa vertu , (tant soit-elle connue)
 En l'estime des siens, ne passe toute nue ;
 45 Si donc, pour mériter, de régir ses États,
 La plus pure vertu, même, ne suffit pas.
 Par quel heur voulez-vous, que le règne succède,

Le Prince tourne la tête et témoigne [de] s'emporter

À des esprits oisifs, que le vice possède ;
 Lors de leurs voluptés, incapables d'agir,
 50 Et qui cerfs de leurs sens, ne se sauraient régir ;
 Ici, mon seul respect, contient votre caprice ;
 Mais examinez-vous, et rendez-vous justice ;
 Pouvez-vous attendre, sur ceux, dont j'ai fait choix,
 Pour soutenir mon trône, et dispenser mes lois ;
 55 Sans blesser les respects, dûs à mon diadème,
 Et sans en même temps, attendre sur moi-même ?
 Le Duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux,
 Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux :
 Mais voyant d'un côté, sa splendeur non commune,
 60 Voyez, par quels degrés, il monte à la fortune ;
 Songez, combien son bras, à mon trône affermi,
 Et mon affection, vous fait son ennemi !
 Encore, est-ce trop peu ; votre aveugle colère,
 La hait en autrui même, et passe à votre frère ?
 65 Votre jalouse humeur, ne lui saurait souffrir,
 La liberté d'aimer, ce qu'il me voit chérir !
 Son amour pour le duc, lui produit votre haine,
 Cherchez donc un digne objet, à cette humeur hautaine
 Employez, employez ces bouillants mouvements,
 70 À combattre l'orgueil, des peuples ottomans ;
 Renouvelez contre eux, nos haines immortelles,
 Et soyez généreux, en de justes querelle ;
 Mais, contre votre frère ! Et contre un favori,
 Nécessaire à son roi, plus qu'il n'en est chéri !
 75 Et qui de tant de bras, qu'armait la Moscovie,
 Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie,
 C'est un emploi célèbre ! Et digne d'un grand coeur !
 Votre caprice, enfin, veut régler ma faveur ;

80 Je sais mal appliquer mon amour, et ma haine,
Et c'est de vos leçons, qu'il faut que je l'apprenne ;
J'aurais mal profité, de l'usage, et du temps !

LE PRINCE

Souffrez...

LE ROI

Encore un mot, et puis, je vous entends ;
S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
Rarement le soleil, rend la lumière au monde,
85 Que le premier rayon, qu'il répand ici bas,
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats ;
Ou, du moins, on vous tient, en si mauvaise estime ;
Qu'innocent, ou coupable, on vous charge du crime ;
Et que vous offusquant, d'un soupçon éternel,
90 Aux bras du sommeil même, on vous fait criminel,
Sous ce fatal soupçon, qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne,
Et ce juste mépris, de mon autorité,
Est la punition, de cette impunité ;
95 Votre valeur, enfin, naguère si vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur, dedans tous les esprits
Efface son estime, et s'acquiert des mépris ;
Et je vois toutefois, qu'un heur inconcevable,
100 Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable ;
Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
Souffre ensemble pour vous, l'amour et le mépris ;
Par le secret pouvoir, d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore ;
105 Vicieux on vous craint, mais vous plaisez heureux,
Et pour vous, l'on confond, le murmure, et les vœux ;
Las ! Méritez, mon fils, que cette amour vous dure,
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure ;
Et réglez dans les cœurs, par un sort dépendant,
110 Plus de votre vertu, que de votre ascendant ;
Par elle, rendez-vous, digne d'un diadème,
Né pour donner des lois, commencez par vous-même ;
Et que pas vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur, soient les premiers objets ;
115 Par ce genre de règne, il faut mériter l'autre,
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre ;
Mes États, mes sujets, tout fléchira sous vous,
Et sujet de vous seul, vous régnerez sur tous ;
Mais si toujours vous-même, et toujours cerf du vice
120 Vous ne prenez des lois, que de votre caprice ;
Et si pour encourir, votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part, en mon affection ;
Si votre humeur hautaine, enfin, ne considère,
Ni les profonds respects, dont le Duc vous révère,
125 Ni l'étroite amitié, dont l'infant vous chérit ;
Ni la soumission, d'un peuple qui vous rit ;
Ni d'un père, et d'un roi, le conseil salutaire,
Lors, pour être tout roi, je ne serai plus père,
Et vous abandonnant à la rigueur des lois,
130 Au mépris de mon sang, je maintiendrai mes droits.

LADISLAS

Encore que de ma part, tout vous choque et vous blesse,
En quelque étonnement, que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit, de mon attention,
D'avoir su vous complaire, en cette occasion
135 Et sur chacun des points, qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre, et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour, et l'oreille et le coeur.

LE ROI

Parlez, je gagnerai, vaincu plus que vainqueur ;
Je garde pour vous, les sentiments d'un père,
140 Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chère.

LADISLAS

Au retour de la chasse, assisté des miens,
Le carnage du cerf, se préparant aux chiens,
Tombées sur le discours, des intérêts des princes,
Nous en vîmes sur l'art de régir les provinces ;
145 Où chacun à son gré, forgeant des potentats,
Chacun selon son sens, gouvernants vos États,
Et presque aucun avis, ne se trouvant conforme,
L'un prise votre règne, un autre le réforme ;
Il trouve ses censeurs, comme ses partisans ;
150 Mais, généralement, chacun plaint vos vieux ans ;
Moi, (sans imaginer, vous faire aucune injure)
Je coulai mes avis, dans le libre murmure ;
Et mon sein, à ma voix, s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier ;
155 Comment, dis-je, mon père accablé de tant d'âge,
Et la force, à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il, avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau. Qui le fera tomber ?
Devrait-il, (me pouvant assurer sa couronne.)
160 Hasarder que l'État me l'ôte, ou me la donne ?
Et s'il veut conserver, la qualité de roi,
La retiendrait-il pas, s'en dépouillant pour moi ?
Comme il fait murmurer, de l'âge qui l'accable,
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable ?
165 Et n'ai-je pas appris, sous son gouvernement,
Assez de politique, et de raisonnement,
Pour savoir à quels soins, oblige un diadème ?
Ce qu'un roi, doit aux siens, à l'État, à soi-même ?
À ses confédérés, à la foi des traités,
170 Dedans quels intérêt, ses droits sont limités ;
Quelle guerre est nuisible, et quelle d'importance
A qui, quand et comment, il doit son assistance ?
Et pour garder, enfin, ses États d'accidents,
Quel ordre, il doit tenir, et dehors et dedans ?
175 Ne sais-je pas qu'un roi, qui veut qu'on le révère,
Doit mêler à propos, l'affable, et le sévère ?
Et selon l'exigence, et des temps, et des lieux,
Savoir faire parler, et son front, et ses yeux !
Mettre bien la franchise, et la feinte en usage,
180 Porter, tantôt, un masque, et tantôt un visage,
Quelque avis, qu'on lui donne, être toujours pareil,

Et se croire, souvent, plus que tout son conseil ?
Mais surtout (et delà, dépend l'heur des couronnes)
Savoir bien appliquer, les emplois, aux personnes,
185 Et faire, par des choix, indicieux, et sains,
Tomber le ministère, en de fidèles mains ;
Élever peu de gens, si haut qu'ils puissent nuire,
Être lent à former, aussi bien qu'à détruire ;
Des bonnes actions, garder le souvenir,
190 Être prompt à payer, et tardif à punir ;
N'est-ce pas, sur cet art (leur dis-je) et ces maximes,
Que se maintient, le cours des règnes légitimes :
Voilà la vérité, touchant le premier point,
J'apprends, qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point,

LE ROI

195 Poursuivez.

LADISLAS

À l'égard de l'ardente colère,
Où vous meut, le parti du Duc, et de mon frère ;
Dont l'un est votre coeur, si l'autre est votre bras,
Dont l'un règne, en votre âme, et l'autre en vos états
J'ai haï l'un, il est vrai, cet insolent ministre,
200 Qui vous est précieux, autant, qu'il m'est sinistre ;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir, secret usurpateur ;
Ce Duc, à qui votre âme, à tous autres obscure,
Sans crainte, s'abandonne, et produit toute pure ;
205 Et qui sous votre nom, beaucoup plus roi que vous
Met, à me desservir, ses plaisirs les plus doux ;
Vous fait mes actions, pleines de tant de vices,
Et me rend, près de vous, tant de mauvais offices ;
Que vos yeux prévenus, ne trouvent plus en moi ?
210 Rien, qui vous représente, et, qui promette un roi ;
Je feindraï, d'être aveugle, et d'ignorer l'envie,
Dont, en toute rencontre, il vous noircit ma vie ;
S'il ne s'en usurpait, et m'ôtait les emplois,
Qui si jeune, m'ont fait, l'effroi, de tant de rois ;
215 Et dont ces derniers jours, il a des Moscovites,
Arrêté les progrès, et restreint les limites ;
Parlant pour cette grande, et fameuse action,
Vous en mîtes le prix, à sa discrétion ;
Mais, s'il n'est trop puissant pour craindre ma colère,
220 Qu'il pense mûrement, au choix de son salaire ;
Et que le grand crédit, qu'il possède à la Cour,
S'il méconnaît mon rang, respecte mon amour ;
Où tout brillant qu'il est, il lui sera frivole,
Je n'ai point sans sujet lâché cette parole ;
225 Quelques bruits, m'ont appris, jusqu'où vont vos desseins ;
Et c'est un des sujets, Seigneur, dont je me plains.

LE ROI

Achevez.

LE PRINCE

Pour mon frère, après son insolence,
Je ne puis m'emporter, à trop de violence ;
Et de tous vos tourments, la plus affreuse horreur,
230 Ne le saurait soustraire, à ma juste fureur.
Quoi, quand le coeur, outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au Duc, le sujet de mes plaintes ;
Et de ces procédés, justement irrité,
Veux mettre quelque frein, à sa témérité,
235 Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
Mon frère, contre moi, veut prendre sa querelle ;
Et bien plus, sur l'épée, ose porter la main !
Ha ! J'atteste du ciel, le pouvoir souverain,
Qu'autant que le soleil, sorti de sein de l'onde
240 Ôte, et rende le jour, aux deux moitiés du monde ;
Il m'ôtera le sang, qu'il n'a pas respecté,
On me fera raison, de cette indignité ;
Puisque, je suis au peuple, en si mauvaise estime,
Il la faut mériter, du moins, par un grand crime ;
245 Et de vos châtimens, menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des lois.

LE ROI, bas.

Que puis-je plus tenter, sur cette âme hautaine ?
Essayons l'artifice, ou la rigueur est vaine ;
Puisque, plainte, froideur, menace, ni prison,
250 Ne l'ont pu, jusqu'ici, réduire à la raison.

Il dit au prince

Ma créance, mon fils, sans doute, un peu légère,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chère ;
Étouffons nos discords, dans nos embrassements,

Il l'embrasse.

Je ne puis de mon sang, forcer les mouvements ;
255 Je lui veux bien céder, et malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père.
Prince, il est temps, qu'enfin, sur un trône commun ;
Nous ne fassions qu'un règne, et ne soyons plus qu'un,
Si proche du cercueil, où je me vois descendre,
260 Je me veux voir en vous renaître de ma cendre. ;
Et par vous, à couvert, des outrages du temps,
Commencer à mon âge, un règne de cent ans.

LE PRINCE

De votre seul repos dépend toute ma joie ;
Et si votre faveur, jusques-là je déploie ;
265 je ne l'accepterai, que comme un noble emploi,
Qui parmi vos sujets, fera conter, un roi.

SCÈNE II.
Alexandre, Le Roi, Le Prince.

ALEXANDRE.

Seigneur...

LE ROI

Que voulez-vous ? Sortez.

ALEXANDRE

Je me retire,

Mais si vous...

LE ROI

Qu'est-ce encore ? Que me vouliez-vous dire ?
À quel étrange office, Amour, me réduits-tu !
270 De faire accueil au vice, et chasser la vertu !

ALEXANDRE

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort, à qui reçoit l'offense ;
Le Prince, est mon aîné je respecte son rang,
Mais, nous ne différons, ni de coeur, ni de sang,
275 Et pour un démentir, j'ai trop...

LE ROI

Vous téméraire.
Vous la main, sur l'épée ! Et contre votre frère !
Contre mon successeur, en mon autorité !
Implorez, insolent, implorez sa bonté ;
Et par un repentir, digne de votre grâce,
280 Méritez le pardon, que je veux qu'il vous fasse ;
Allez, demandez-lui ; Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE

Considérez, Seigneur !

LE ROI

Ne me répliquez pas.

ALEXANDRE, bas.

Fléchirons-nous, mon coeur, sous cette humeur hautaine !
Oui, du degré de l'âge, il faut porter la peine,
285 Que j'ai de répugnance, à cette lâcheté !
Ô ciel ! Pardonnez-donc, à ma témérité,

Parlant au prince.

Mon frère, un père enjoint que je vous satisfasse,
J'obéis à son ordre, et vous demande grâce ;
Mais par cet ordre, il faut me tendre aussi les bras.

LE ROI

290 Dieux ! Le cruel, encore, ne le regarde pas !

LE PRINCE

Sans eux, suffit-il pas, que le Roi, vous pardonne.

LE ROI

Prince, encore une fois, donnez-les, je l'ordonne,
Laissez, à mon respect, vaincre votre courroux.

LE PRINCE, embrassant son frère.

295 À quelle lâcheté, Seigneur, m'obligez-vous !
Allez, et n'imputez, cet excès d'indulgence,
Qu'au pouvoir absolu, qui retient ma vengeance ;

ALEXANDRE, bas.

Ô nature, Ô respect, que vous m'êtes cruels !

LE ROI

300 Changez ces différents, en des voeux mutuels ;
Et quand je suis en paix, avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils ne mettez point le guerre
Faites venir le Duc, Infant.

L'infant sort.

SCÈNE III.
Le Roi, Le Prince.

LE ROI

Prince, arrêtez.

LE PRINCE

305 Vous voulez m'ordonner, encore de la lâcheté !
Et pour ce traître, encore, solliciter ma grâce !
Mais pour des ennemis, ce coeur n'a plus de place,
Votre sang, qui l'anime, y répugne à vos lois ;
Aimez cet insolent, conservez votre choix ;
Et du bandeau royal, qui vous couvre la tête,
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête ;
310 Mais souffrez m'en, Seigneur, un mépris généreux,
Laissez ma haine libre, aussi bien que vos voeux,
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point, un acte de faiblesse.

LE ROI

315 Mon fils, si prêt du trône, où vous allez monter,
Prêt d'y remplir ma place, et m'y représenter ;
Aussi bien souverain, sur vous, que sur les autres,
Prenez mes sentiments, et dépouillez les vôtres ;

Donnez à mes souhaits (de vous-même vainqueur,
Cette noble faiblesse, et digne d'un grand cœur,
Que vous fera priser, de toute la province ;
320 Et Monarque, oubliez, les différents du Prince.

LE PRINCE

Je préfère ma haine, à cette qualité,
Dispensez-moi, Seigneur, de cette indignité.

SCÈNE IV.

Le duc de Curlande, La Roi, Alexandre, Le Prince, Octave.

LE ROI

Étouffez cette haine, ou je prends la querelle ;
Duc, saluez le Prince.

LE PRINCE, l'embrassant avec peine.

Ô contrainte cruelle.

Ils s'embrassent.

LE ROI

325 Et d'une étroite ardeur, unis à l'avenir,
De vos discords passés, perdez le souvenir.

LE DUC

Pour lui prouver, à quoi, mon zèle me convie,
Je voudrais perdre encore, et le sang, et la vie.

LE ROI

330 Assez, d'occasions, de sang, de combats,
Ont signalé pour nous, et ce cœur, et ce bras ;
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel, rend la gloire immortelle,
Mais vos derniers progrès (qui certes m'ont surpris)
335 Passent tout créance, et demandent leur prix,
Avec si peu de gens, avoir fait nos frontières,
D'un si puissant parti, les sanglants cimetières ;
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix ;
340 Ce sont des actions, dont la reconnaissance,
Du plus riche monarque, excède la puissance,
N'exceptez rien, aussi, de ce que je vous dois,
Demandez ; j'en ai mis le prix, à votre choix ;
Envers votre valeur, acquittez ma parole.

LE DUC

Je vous dois tout, grand Roi.

LE ROI

Ce respect est frivole ;
345 La parole des rois, est un gage important,
Qu'ils doivent, (le pouvant) retirer à l'instant ;
Il est d'un prix trop cher, pour en laisser la garde,
Par le dépôt, la perte, où l'oubli s'en hasarde.

LE DUC

350 Puisque vote bonté, me force à recevoir,
Le loyer d'un tribut, et le prix d'un devoir.
Un servage, Seigneur, plus doux, que votre Empire,
Des flammes, et des fers, sont le prix, où j'aspire ;
Si d'un coeur consommé, d'un amour violent,
La bouche ose exprimer...

LE PRINCE

Arrêtez, insolent ;
355 Au vol de vos désirs, imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux, à vos mérites ;
Autrement, au mépris, et du trône, et du jour,
Dan votre infâme sang, j'éteindrai votre amour
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
360 À servir sans espoir, et souffrir, et vous taire ;
Ou...

LE DUC sortant.

Je me tais, Seigneur, et puisque mon espoir,
Blesse votre respect, il offense mon devoir.

Il s'en va avec l'infant.

SCÈNE V.
Le Roi, Le Prince, Octave.

LE ROI

Prince, vous emportant, à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal, l'espoir d'un diadème ;
365 Et votre tête, encore, qui le prétend porter.

LE PRINCE

Vous êtes Roi, Seigneur, vous pouvez me l'ôtez ;
Mais, j'ai lieu de ma plaindre, et ma juste colère,
Ne peut prendre des lois, ni d'un roi, ni d'un père.

LE ROI

Je dois bien en moins en prendre, et d'un fol, et d'un fils ;
370 Pensez, à votre tête, et prenez un avis.

Il s'en va en colère.

SCÈNE VI.
Le Prince, Octave.

OCTAVE

Ô Dieux ! Ne sauriez-vous, cacher mieux votre haine.

LE PRINCE

Veux-tu, que la cachant, mon attente soit vaine !
Qu'il vole à mon espoir, ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix, de l'objet de mes vœux ?
375 Quoi Cassandre, sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant, mes emplois, il se dérobe à ma gloire ;
Et l'État, qu'il manie, avec confusion,
L'épargne, qu'il manie avec profusion,
Les siens, qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
380 Ne lui tienne pas lieu, d'assez de récompense,
S'il en me rime encore, du fruit de mon amour,
Et si m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour ;
N'est-ce pas de tes soins, et de ta diligence,
Que je tiens le secret, de leur intelligence ?

OCTAVE

385 Oui, Seigneur, mais l'hymen, qu'on lui va proposer,
Aux succès de vos vœux, le pourra disposer ;
L'infante l'a mandée, et par son entremise,
J'espère à vos souhaits, le voir bientôt soumise ;
Cependant, daignez mieux, et d'un père irrité,
390 Et d'un roi méprise, craignez l'autorité ;
Reposez sur nos soins, l'ardeur, qui vous transporte.

LE PRINCE

C'est mon roi, c'est mon père, il est vrai, je m'emporte,
Mais je trouve, en deux yeux, deux rois plus absolus,
Et n'étant plus à moi, ne me possède plus.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE. Théodore, infante, Cassandre.

THÉODORE

395 Enfin, si son respect, ni le mien, ne vous touche,
Cassandre, tout l'État, vous parle par ma bouche :
Le refus de l'hymen, qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une reine, et veut ôter un roi :
L'objet de vos mépris, attend une couronne,
400 Que déjà d'une voix, tout le peuple lui donne ;
Et de plus, ne l'attend, qu'afin de vous l'offrir ;
Et votre cruauté, ne le saurait souffrir ?

CASSANDRE

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte ;
405 Et ne puis, pour époux , vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit , poursuivi mon honneur ;
Qui tant que sa poursuite, a cru m'avoir infâme,
Ne m'a point souhaitée, en qualité de femme ;
Et qui n'ayant pour but, que ses sales plaisirs,
410 En mon seul déshonneur, bornait tous mes désirs ;
Et quelque objet qu'il soit, à toute la province,
Je ne regarde en lui, ni monarque, ni prince,
Et ne vois sous l'éclat, dont il est revêtu,
Que de traîtres appas, qu'il tend à ma vertu ;
415 Après ses sentiments, à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présents, l'effort de ses ministres ;
Sas plaintes, ses écrits, et la corruption,
De ceux, qu'il crût, pouvoir servir sa passion ;
Ces moyens vicieux, aidant mal sa poursuite,
420 Aux vertueux, enfin, son amour est réduite ;
Et pour venir à bout de mon honnêteté,
Il met tout en usage, et crime et piété ;
Mais en vain il consent, que l'amour vous unisse,
C'est appeler l'honneur au secours de son vice ;
425 Puis, s'étant satisfait, on sait qu'un souverain
D'un hymen qui déplaît, à le remède en main ;
Pour en rompre les noeuds, et colorer ses crimes,
L'État, ne manque pas, de plausibles maximes ;
Son infidélité suivrait de près sa foi ;
430 Seul, il se considère ; il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE

Ses vœux, un peu bouillants, vous font beaucoup d'ombrage ;

CASSANDRE

Il vaut mieux, faillir mieux, et craindre davantage.

THÉODORE

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours ;

CASSANDRE

435 Je crains son inconstance, et ses courtes amours ;
Et puis, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse,
Qu'à notre ambition, bâtit cette trompeuse ?
Où l'âme dans ses fers, gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas, le solide repos.

THÉODORE

Je ne vous puis qu'offrir, après un diadème.

CASSANDRE

440 Vous me donnerez plus, me laissant à moi-même.

THÉODORE

Seriez-vous moins à vous, ayant moins de rigueur ?

CASSANDRE

N'appelleriez-vous rien la perte, de mon cœur ?

THÉODORE

Vous feriez un échange, et non pas une perte ;

CASSANDRE

445 Et j'aurais cette injure, impunément soufferte !
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillants,
Ces desseins criminels, ces efforts insolents,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'espérance du rapt, dont il flattait ses flammes,
Et tant d'offres, enfin, dont il crut me toucher ;
450 Au sang de Cunisberg, se pourrait reprocher ?

THÉODORE

Il ont, votre vertu, vainement combattue.

CASSANDRE

455 On en pourrait douter, si je m'en étais tûe ;
Et si, sous cet hymen, me laissant asservir,
Je lui donnais un bien, qu'il m'a voulu ravir ;
Excusez ma douleur, je sais sage princesse,
Quelles soumissions, je dois à votre altesse ;
Quelle soumissions, que mon cœur, doit faire d'un époux
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCÈNE II.
Le Prince, Théodore, Cassandre.

LE PRINCE entrant à grands pas.

460 Cède, cruel tyran, d'une amitié si forte,
Respect, qui me retient, à l'ardeur qui m'emporte,
Sachons si mon hymen, ou mon cercueil est prêt.
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt ?
Parlez, belle ennemie, il est temps de résoudre ;
Si vous devez lancer ou retenir la foudre ;
465 Il s'agit de me perdre, ou de me secourir,
Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre, ou mourir ?
Quel des deux voulez-vous ou mon coeur, ou ma cendre ?
Quel des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre.
L'hymen à vos beaux jours, joindra-t-il mon destin,
470 Ou si votre refus, sera mon assassin.

CASSANDRE

Me parlez-vous d'hymen ? Et voudriez-vous pour femme,
L'indigne et vil objet, d'une impudique flamme ;
Moi, Dieux ! Moi, la moitié d'un roi, d'un potentat !
Ha prince, quel présent feriez-vous à l'État !
475 De lui donner pour reine, une femme suspecte ;
Et quelle qualité, voulez-vous qu'il respecte,
En un objet infâme, et si peu respecté,
Que vos sales désirs, ont tant sollicité !

LE PRINCE

Il y respectera, la vertu la plus digne ;
480 Dont l'épreuve, ait jamais, fait une femme insigne ;
Et le plus adorable, et plus divin objet ;
Qui de son souverain, feint jamais son sujet ;
Je sais trop (et jamais) ce coeur vous approche,
Que confus de ce crime, il ne se le reproche :
485 À quel point d'insolence, et d'indiscrétion,
Ma jeunesse, d'abord, porta ma passion ;
Il est vrai, qu'ébloui de ces yeux adorables,
Que font tant de captifs, et de tant de misérables ;
Forcé par leurs attraits, si dignes de mes vœux,
490 Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux ;
Mon respect s'oublia, dedans cette poursuite,
Mais un amour enfant, put manquer de conduite,
Il portait son excuse, en son aveuglement,
Et c'est trop le punir, que de bannissement ;
495 Sitôt que le respect, m'a déscillé la vue,
Et qu'outre les attraits, dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre rang, vos illustres aïeux,
Et vos rares vertus, m'ont arrêté les yeux.
De mes vœux, aussitôt, réprimant l'insolence,
500 J'ai réduit sous vos lois, toute leur violence,
Et restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consommé, ce qu'elle avait d'impur ;
Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,

505 Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse ;
Accordez-la, Madame, au repentir profond,
Que détestant mon crime, à vos pieds me confond ;
Sous cette qualité, souffrez que je vous aime.
Et privez-moi du jour, plutôt que de vous-même ;
510 Car, enfin, si l'on pêche, adorant vos appas,
Et si l'on vous plaît, qu'en ne vous aimant pas ;
Cette offense est un mal, que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt, à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE

Et mon mérite, Prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion ;
515 Mais, quand j'estimerais vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verrait des qualités sortables ;
On ne verra jamais, l'hymen vous assortir,
Et je perdrai le jour, avant qu'y consentir ;
D'abord, que votre amour, fit voir dans sa poursuite,
520 Et si peu de respect, et si peu de conduite ;
Et que le seul objet d'un dessein vicieux,
Sur ma possession, vous fit jeter les yeux ;
Je ne vous regardai, que par l'ardeur infâme,
Qui ne m'appelait point, au rang de votre femme ;
525 Et que par cet effort brutal, et suborneur
Dont votre passion, attaquait mon honneur ;
Et Ne considérant en vous, que votre vice,
Je pris en telle horreur, vous, et votre service,
Que si je vous offense, en ne vous aimant pas,
530 Et si dans mes vœux seuls, vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal, que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt, à mourir, qu'à vous plaire.

LE PRINCE

Et bien, contre un objet, qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur,
535 Armez-vous contre moi, de glaçons et de flammes,
Inventez des secrets, de tourmenter les âmes ;
Suscitez terre, et ciel, contre ma passion,
Intéressez l'État, dans votre aversion ;
Du trône, où je prétends, détournez, son suffrage,
540 Et pour me perdre enfin, mettez tout en usage ;
Avec tous vos efforts, et tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez pas l'amour, l'amour que j'ai pour vous ;
Dans vos plus grands mépris, je vous serai fidèle ;
Je vous adorerai, furieuse ou cruelle ;
545 Et pour vous conserver, ma flamme, et mon amour,
Malgré mon désespoir, conserverai le jour.

THÉODORE

Quoi, nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière !

CASSANDRE

550 Il m'a du, m'attaquant, connaître toute entière ;
Et savoir que l'honneur, m'était sensible au point,
D'en conserver l'injure, et ne pardonner point.

THÉODORE

Mais vous venger, ainsi, c'est vous punir vous-même ;
Vous perdez avec lui, l'espoir d'un diadème.

CASSANDRE

Pour moi, le diadème, aurait de vains appas,
Sur un front que j'ai craint, et que je n'aime pas.

THÉODORE

555 Régner, ne peut déplaire, aux âmes généreuses.

CASSANDRE

Les trônes bien souvent, portent des malheureuses, ;
Qui sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets, et peu de liberté.

THÉODORE

Redoutez-vous un joug, qui vous fait souveraine ?

CASSANDRE

560 Je ne veux point dépendre, et veux être reine ;
Où ma franchise, enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur, et connaître ses fers.

THÉODORE

Servir un sceptre en main, vaut bien votre franchise.

CASSANDRE

Savez-vous, si déjà, je ne l'ai point soumise !

LE PRINCE

565 Oui, le le sais, cruelle, et connais mon rival,
Si j'ai cru que son sort m'était trop inégal,
Pour me persuader, qu'on dût mette en balance,
Le choix de mon amour, ou de son insolence.

CASSANDRE

570 Votre rang, n'entre pas dedans ses qualités,
Mais son sang, ne doit rien, au sang dont vous sortez,
Ni lui, n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LE PRINCE

575 Insolente, ce mot, lui coûtera la vie ;
Et ce fer en son sang, si noble, et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité ;
Violons, violons ; des lois trop respectées,
Ô sagesse, ô raison que j'ai tant consultées !
Ne nous obstinons point à des vœux superflus ;
Laissons mourir l'amour, où l'espoir ne vit plus ;
Allez indigne objet de mon inquiétude,

580 J'ai trop longtemps souffert, de votre ingratitude ;
Je vous devais connaître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs, de vos cruels appas ;
Où m'étant engagé, n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander, vous ravir mon remède ;
585 Mais, contre son pouvoir, mon cœur a combattu
Je ne me repends pas d'un acte de vertu ;
De vos superbes lois, ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée ;
De l'indigne brasier, qui consommait mon cœur,
590 Il ne me reste plus, que la seule rougeur ;
Que la honte, et l'horreur, de vous avoir aimée ;
Laisseront à jamais, sur ce front imprimée ;
Oui, j'en rougis, ingrate, et mon propre courroux,
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous ;
595 Je veux que la mémoire efface de ma vie,
Le souvenir du temps que je vous ai servie ;
J'étais mort, pour ma gloire, et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu ;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit, et qu'il respire ;
600 D'aujourd'hui, qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec raison, mes yeux et lui d'accord,
Détestent votre vue, à l'égard de la mort.

CASSANDRE

Pour vous en guérir, Prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose, moi-même, un exil volontaire,
605 Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
À ne vous plus montrer, ce que vous détestez.
Adieu.

Elle s'en va.

SCÈNE III, Le Prince, Théodore.

LE PRINCE, interdit la regardant sortir.

Que faites-vous, ô mes lâches pensées,
Suivez-vous cette ingrate, êtes-vous insensée ?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux
610 Adorable inhumaine, hélas ou fuyez-vous ?
Ma soeur au nom d'amour et par pitié des larmes,
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas
Suivez cette insensible et retenez ses pas.

THÉODORE

615 La retenir, mon frère, après l'avoir bannie.

LE PRINCE

Ha contre ma raison servez sa tyrannie,
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour je chérirai sa haine.
620 J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine.

Se plaindre des ennuis que causent ses appas,
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas,
Que je la vois au moins si je ne la possède,
Mon mal chérit sa cause, et croit par son remède.
625 Quand mon coeur à ma voix a feint de consentir,
Il en était charmé, je l'en veux démentir ;
Je mourais, je brûlais, je l'adorais dans l'âme,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme ;
Allez... Mais que fais-tu, stupide, et lâche amant ?

Elle s'en va.

630 Quel caprice t'aveugle ? As-tu du sentiment ?
Rentre, Prince sans coeur, un moment en toi-même,
Me laissez-vous, ma soeur, en ce désordre extrême ?

THÉODORE

J'allais la retenir.

LE PRINCE

Hé ! Ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas ?
635 Avec combien d'orgueil elle s'est retirée ?
Quelle implacable haine elle m'a déclarée !
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux
C'est dans sa frénésie armer un furieux.
De mon esprit plutôt chassez cette cruelle,
640 Condamnez les pensers, qui me parleront d'elle.
Peignez-moi sa conquête, indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THÉODORE

Je ne vous puis celer que le trait qui vous blesse
Dedans un sang royal trouve trop de faiblesse,
645 Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
Mais les difficultés sont le champ des vertus,
Avec un peu de peine on achète la gloire.
Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire ;
Se faisant violence, on s'est bientôt dompté,
650 Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

LE PRINCE

Hélas ! Il est aisé de juger de ma peine,
Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène ;
Et par ces mouvements si prompts et si puissants,
Tantôt sur ma raison et tantôt sur mes sens ;
655 Mais quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paraître
Je vous croirai, ma soeur, et je serai mon maître,
Je lui laisserai libre, et l'espoir et la foi,
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi ;
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
660 Je la perds pour maîtresse, et l'acquiert pour sujette,
Sur qui régnait sur moi j'ai des droit absolus
Et la punis assez par son propre refus ;
Ne renaissent donc plus mes flammes étouffées,
Et du Duc de Cueillade augmentez les trophées.
665 Sa victoire m'honore, et m'ôte seulement

Un caprice obstiné, d'aimer trop basement.

THÉODORE

Quoi, mon frère, le Duc aurait dessein pour elle ?

LE PRINCE

Ce mystère, ma soeur, n'est plus une nouvelle,
Et mille observateurs que j'ai commis exprès
670 Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

THÉODORE

Ha !

LE PRINCE

C'est de cette amour que procède ma haine ;
Et non de sa faveur (quoique si souveraine)
Que j'ai sujet de dire, avec confusion
Que presque auprès de lui le Roi n'a plus de nom ;
675 Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrante,
Il faut en la servant que mon mépris éclate ;
Et pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le Roi ;
Je mettrai de ma main mon rival en ma place,
680 Et je verrai leur flamme avec autant de glace
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur,
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

Il s'en va.

S
ÈNE IV

THÉODORE, seule

Ô raison égarée ! Ô raison suspendue,
Jamais trouble pareil t'avait il confondue ?
685 Sottes présomptions, grandeurs qui nous flattez
Est-il rien de menteur comme vos vanités ?
Le Duc aime Cassandre, et j'étais assez vaine,
Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine.
Et bien plus pour m'en plaindre, et les en accuser,
690 Estimant sa conquête un heur à mépriser.
Le Duc aime Cassandre, et quoi tant d'apparences,
Tant de subjections, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachements, de craintes, de tributs,
N'offraient-ils à mes lois qu'un coeur qu'il n'avait plus ?
695 Ces soupirs dont cent fois, la douce violence,
Sortant désavouée a trahi son silence,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrés,
Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montré
Provenaient-ils d'un coeur qu'un autre objet engage ?
700 Sais-je si mal d'amour expliquer le langage ?
Fais-je d'un simple hommage une inclination ?
Et formai-je un fantôme à ma présomption ?

Mais insensiblement renonçant à moi-même
J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
705 Quand j'en serais capable, aimerais-je où je veux ?
Aux raisons de l'État ne dois-je pas mes vœux ?
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes,
Que le gouvernement immole à ses maximes ?
Ma vœux en un vassal honteusement bornés,
710 Laisseraient-ils pour lui des rivaux couronnés ?
Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance,
L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance ;
Et soumettant nos coeurs par de secrets appas
Fait des égalités, et ne les cherche pas ;
715 Si le Duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protège, et c'est lui qui les donne ;
Par quelles actions se peut-on signaler,
Que ...

SCÈNE V.

Léonor, suivante, Théodore.

LÉONOR

Madame, le Duc demande à vous parler.

THÉODORE

Qu'il entre. Mais après ce que je viens d'entendre,
720 Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
Agréer ses devoirs et le revoir encore,
Lâche, le dois-je faire ? Attendez Léonor ;
Une douleur légère à l'instant survenue
Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue.
725 Faites-lui mon excuse. Ô Ciel ! De quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison ?

Elle sort.

Je voudrais à l'amour paraître inaccessible,
Et d'un indifférent la perte m'est sensible :
Je ne puis être sienne, et sans dessein pour lui,
730 Je ne puis consentir ses desseins pour autrui.

SCÈNE VI.
Alexandre, Théodore, Léonor.

Elle s'en vont.

ALEXANDRE

Comment ? Du Duc ma soeur refuser la visite ?
D'où vous vient ce chagrin et quel mal vous l'excite ?

THÉODORE

Un léger mal de coeur qui ne durera pas.

ALEXANDRE

Un avis de ma part portait ici ses pas.

THÉODORE

735 Quel ?

ALEXANDRE

Croyant que Cassandre était de la partie.

THÉODORE

À peine deux moments ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE

Et sachant à quel point les charmes lui sont doux,
Je l'avais averti de se rendre chez vous
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore
740 D'un secours que je sais que Ladislas implore.
Vous connaissez, le Prince, et vous pouvez juger
Si sous d'honnêtes lois amour le peut ranger,
Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées,
On peut voir l'avenir dans les choses passées ;
745 Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
Sous ces offres d'hymen un appas suborneur ;
Mais parlant pour le Duc, si je vous sollicite,
De la protection d'une d'une ardeur illicite,
N'en accusez que moi, demandez-moi raison,
750 Ou de son insolence ou de sa trahison.
C'est moi ma chère soeur qui répons à Cassandre
D'un bonheur dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui jamais mortel
Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel ;
755 Servez, contre une impure, une ardeur si parfaite.

THÉODORE se retirant, appuyée sur Léonor.

Mon mal s'accroît, mon frère, agréez ma retraite.

ALEXANDRE, seul.

Ô sensible contrainte ! Ô rigoureux ennui !
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui.
Outre que je pratique une âme prévenue,
760 Quel fruit peut tirer d'elle une flamme inconnue ?
Et que puis-je espérer sous ce respect fatal
Que cache le malade en découvrant le mal ?
Mais quoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre
J'ai tort de craindre rien sous la foi de Cassandre ;
765 Et certain du secours, et d'un cœur et d'un bras
Qui pour la conserver ne l'épargneraient pas.



ACTE III

SCÈNE I.

Le Duc de Cueilland, favori.

LE DUC

Que m'avez-vous produit indiscrètes pensées,
Téméraires désirs, passions insensées ?
Efforts d'un coeur mortel, pour d'immortels appas,
770 Qu'on a d'un vol si haut, précipités si bas ;
Espoirs qui jusqu'au ciel souleviez de la terre,
Deviez-vous pas savoir, que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter ;
775 Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite ;
Évitez les combats que vous vous préparez,
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse
780 Irrite également le Prince et la Princesse,
Si voulant hasarder, ou ma bouche, ou mes yeux
Je fais l'une malade, et l'autre furieux.
Apprenons l'art, mon coeur d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris, avec révérence,
785 Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés,
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés ;
Portons sans intérêts un joug si légitime,
N'en osant être amant, soyons-en la victime,
Exposons une esclave, à toutes les rigueurs
790 Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCÈNE II.
Alexandre, Le Duc, Alexandre.

ALEXANDRE

Duc, un trop long respect me tait votre pensée,
Notre amitié s'en plaint et s'en trouve offensée,
Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me célez,
795 Qui donne toute une âme en veut aussi d'entières,
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières,
Pour les biens embrasser, ce coeur vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi ;
Et j'ai d'une chaleur généreuse et sincère,
800 Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire ;
Cependant vous semblez encore mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré ;
Je lis sur votre front des passions secrètes,
Des sentiments cachés, des atteintes muettes,
805 Et d'un oeil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret avec vous.

LE DUC

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide.
Et je n'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt
810 Que le seul souvenir m'en charme et me confond ;
Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable ;
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE

815 L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre,
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre ;
Parlez, Duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets,
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts ;
J'ai su que votre grande et dernière journée
820 Par la main de l'amour veut être couronnée ;
Et que voulant au Roi qui vous en doit le prix
Déclarer la beauté qui charme vos esprits ;
D'un frère impétueux l'ordinaire insolence
Vous a fermé la bouche, et contraint au silence ;
825 Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différend ;
Et ne m'en faites point craindre les conséquences ;
Et le Roi ne pouvant nous en faire raison
Je me trouve à servir le ardeurs qui vous pressent
830 Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

LE DUC

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands
Sans vous faire avec lui de nouveaux différends,
Sans irriter sa haine, elle est assez aigrie.

Il est prince, Seigneur, respectons sa furie ;
835 À ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
J'ai des respects encore plus forts que sa défense.
Et qui plus qu'aucun autre ont doit de me lier,
840 Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier,
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein, généreux et discret,
845 Ne me le celez plu, Duc, vous aimez Cassandre ;
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre ;
Et celui dont le prince adorant son pouvoir
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir ;
Traitant l'amour pour moi votre propre franchise
850 A donné de ses rets, et s'en trouve surprise ;
Et mes desseins pour elle aux vôtres préférés
Sont ces puissants respects, à qui vous déférez :
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime, dont Cassandre est la cause et l'excuse ;
855 Quelque auguste ascendant qu'ai eut sur moi ses appas.

LE DUC

Ne vous étonnée pour si je ne réponds pas ;
Ce discours me surprend, et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré je me cherche, et demeure en suspens
860 Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous attends.
Moi, vous trahir, Seigneur, moi, sur cette Cassandre
Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre
Sur un amour si stable, et si bien affermi ;
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE

865 Croiriez-vous l'adorant m'altérer votre estime.

LE DUC

Me pourriez-vous aimer, coupable de crime !

ALEXANDRE

Confident, ou rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC

Sincère et généreux je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE

L'amour surprend les coeurs, et s'en rend bientôt maître.

LE DUC

870 La surprise ne peut instituer un traître ;
Et tout homme de coeur pouvant perdre le jour,

A le remède en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE

Pardonnez un soupçon, non pas une créance
Qui naissait du défaut de votre confiance.

LE DUC

875 Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition ;
Et qu'il me soi permis une fois de me taire ;
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste, (et cet avis) s'ils vous étaient suspects
880 Vous peut justifier mes soins et mes respects.
Cassandre par le Prince est si persécutée
Et d'agents si puissants, pour lui sollicitée,
Que si vous le voulez sauver sa liberté
Il n'est plut temps d'aimer sous un nom emprunté,
885 Assez et trop longtemps sous ma feinte poursuite
J'ai de votre dessein ménagé la conduite ;
Et vos vœux sous couleur de servir mon amour
Ont assez ébloui tous les yeux de la Cour.
De l'artifice enfin, il faut bannir l'usage,
890 Il faut lever le masque, et montrer le visage ;
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un rival persécute, et trouble à tout propos.
Son amour et sa foi vous a donné des gages.
Il est temps que l'hymen règle vos avantages.
895 Et faisant l'un heureux en laisse un mécontent.
L'avis vient de sa part, il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre
Arrivant chez l'infant, ou je viens de la rendre ;
Qui hautement du Prince embrassant le parti,
900 La mande, (s'il est vrai ce qu'elle a pressenti)
Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux.
905 Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE

Mais me libère-t-il du pouvoir d'un père,
Qui peut...

LE DUC

Si votre amour défère à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir ;
Ne précipitez rien qu'il ne vous soit funeste,
910 Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste,
Et l'ardent procédé, d'un frère impétueux
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure,
915 Puisqu'il fait mon destin, qu'il règle mon devoir,
Je prends loi de Cassandre, épousons dès ce soir ;

Mais Duc, gardons encore d'éventer nos pratiques,
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques
Et hors de ses plus chers dont le zèle est pour nous,
920 Aveuglons leur créance et passez pour l'époux.
Puis l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le temps parle après et fasse son office,
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un père surpris, ou d'un frère jaloux.

LE DUC

925 Quoique visiblement mon crédit se hasarde
Je veux bien l'exposer, pour ce qui vous regarde,
Et plus votre que mien, ne puis avec raison,
Avoir donné mon coeur, et refuser mon nom ;
Le vôtre....

SCÈNE III.

Cassandre, Alexandre, Le Duc.

CASSANDRE en colère de chez l'infante.

Et bien, Madame, il faudra se résoudre
930 À voir sur notre sort tomber ce coup de foudre ;
Un fruit de votre avis s'il nous jette si bas,
Et la chute au moins ne nous surprendra pas.
Ha ! Seigneur, mettez fin à ma triste aventure,

Avisant l'Infant.

935 Mettra-t-on tous les jours mon âme à la torture.
Souffrirais-je longtemps un si cruel tourment ?
Et ne vous puis-je, enfin, aimer impunément ?

ALEXANDRE

Quel outrage, Madame, émeut votre colère ?

CASSANDRE

La fureur d'une soeur, pour l'intérêt d'un frère ;
Son tyrannique effort veut éblouir mes voeux,
940 Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux ;
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne, et que j'aime.
C'est l'ordre qu'on m'impose, où le Prince irrité
Abandonnant sa haine à son autorité,
945 Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample
Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siècles aient parlé.
Voilà les compliments que l'amour leur suscite,
950 Et les tendes motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE

Rendez, rendez le calme à vos charmants appas ;
Laissez gronder la foudre, il ne tombera pas ;
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine

Tombera le premier dessous votre ruine ;
955 Fondez votre repos en me faisant heureux,
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et voyez sans frayeur, quoiqu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
960 Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

LE DUC

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte.
Aux desseins importants la diligence importe.
L'ordre seul de l'affaire est à considérer :
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer.

CASSANDRE

965 Quel trouble ? Quelle alarme ? Quels soins me possèdent ?

SCÈNE IV.

Le Prince, Alexandre, Cassandre, Le Duc.

LE PRINCE

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent,
J'aurais tort d'en douter, et de redouter rien
Avec deux confidents qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme,
970 Il vous parlaient (sans doute) en faveur de ma flamme.

CASSANDRE

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie,
La mémoire du temps que vous m'avez servie ;
975 Et qu'avec lui vos yeux et votre cœur d'accord
Détestent ma présence, à l'égard de la mort.

LE PRINCE

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
Pour des propos en l'air, et des contes frivoles,
L'amour me les dictais, et j'étais transporté,
980 S'il s'en faut rapporter, à votre vanité :
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire
je vois peu de matière à tant de vaine gloire :
Je ne vois point en vous d'appas si surprenants
Qu'ils vous doivent donner des titres éminents :
985 Rien ne relève tant l'éclat de ce visage ;
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.
Vous yeux ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas
Ne sont point accusez de tant d'assassinats.
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes
990 Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes,
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix :
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi qui suis facile, et qui bientôt me blesse,

995 Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma faiblesse,
Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas,
Mais du dessein, je crois, que vous n'en doutez pas :
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvait permettre.
L'intérêt de l'État qui doit régler mon sort,
1000 Avecque mon amour, n'en était pas d'accord :
Avec tous mes efforts j'ai manqué de fortune,
Vous m'avez résisté la gloire en est commune :
Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eut suivi mon espoir :
1005 Dérobant ma conquête elle m'était certaine,
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valut la peine :
Et bien moins de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends.
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée,
1010 Si vous en croyez plus, soyez désabusée,
Votre mépris enfin m'en produit un commun ;
Je n'ai plus résolu de vous être importun :
J'ai perdu le désir avec l'espérance,
Et pour vous témoigner de quelle indifférence
1015 J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
Je veux rendre un service à qui m'a desservi.
Je ne vous retiens plus, conduisez-là mon frère.
Et vous Duc, demeurez.

CASSANDRE donnant la main à Alexandre.

Ô la noble colère !

1020 Conservez-moi longtemps ce généreux mépris,
Et que bientôt, Seigneur, un trône en soit le prix !

**SCÈNE V.
Le Prince, Le Duc.**

LE PRINCE bas.

Dieux ! Avec quel effort et quelle peine extrême
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même,
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi.
Duc, j'allais pour vous voir, et de la part du roi.

LE DUC

1025 Quelque loi qu'il m'impose elle me sera chère.

LE PRINCE

Vous savez s'il vous aime, et s'il vous considère :
Il vous fait droit aussi, quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit.
Cette même vertu, condamnant mon caprice,
1030 Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits
Du prix que sa parole a mis à votre choix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne,
Venez choisir vos fers, qui sont votre couronne ;
1035 Déclarez-lui l'objet que vous considérez,

Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez :
Et de votre valeur, verrai la récompense :
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

LE DUC

1040 Mon espoir avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté :
Mais, depuis mon malheur, d'être en votre disgrâce,
Un visible mépris a détruit cette audace.
Et qui se voit des yeux, le commerce interdit,
Est bien vain, s'il espère et vante son crédit.

LE PRINCE

1045 Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon père ;
J'ai déjà sa parole, s'il en est besoin
Près de cette beauté , vous offre encore mon soin.

LE DUC

1050 En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême
Si je ne puis encore l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

LE DUC

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LE PRINCE

Avec votre vertu ma faveur était vaine.

LE DUC

Mes efforts étaient vains, avecque votre haine.

LE PRINCE

1055 Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.

LE DUC

1060 Mes vœux humiliés révèrent mon devoir.
Et l'âme qu'une fois on a persuadé
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre sitôt l'estime ou le mépris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCÈNE VI.
Le Roi, Le Prince, Le Duc Gardes.

LE ROI au Duc.

Venez heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite ;
D'un coeur si généreux ayant servi l'État
Vous desservez son Prince en le laissant ingrat ;
1065 J'engage mon honneur engageant ma parole,
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole,
Ne me laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix.
En votre récompense éprouvez ma justice,
1070 Du prince la raison a guéri le caprice.
Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux,
Et qui vous desservait, parle à présent pour vous.

LE PRINCE bas

Contre moi mon rival obtient mon assistance !
À quelle épreuve, ô ciel ! Réduis-tu ma constance ?

LE DUC

1075 Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir ;
Ne faites point, Seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une oeuvre mercenaire ;
Pouvoir dire, ce bras a servi Venceclas,
1080 N'est-ce pas un loyer digne de cent combats ?

LE ROI

Non, non, quoique je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre Roi soit votre redevable ;
Ce grand coeur refusant, intéresse le mien,
Et me demande trop, en ne demandant rien.
1085 Faisons par vos travaux, et ma connaissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance ;
Mon renom ne vous peut souffrir sans se souiller,
La générosité, qui m'en veut dépouiller.
N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre,
1090 J'aime en un lieu, Seigneur, où je ne puis atteindre ;
Je m'en connais indigne, et l'objet que je sers
Dédaignant son tribut, désavouerait mes fers.

LE ROI

Les plus puissants États n'ont point de souveraines,
Dont ce bras ne mérite, et n'honorât les chaînes,
1095 Et mon pouvoir enfin, ou sera sans effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LE PRINCE bas.

Quoi ? L'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse
Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse ?

LE DUC

Ma défense à vos lois n'ose plus répartir.

LE PRINCE

1100 Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

LE DUC

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence.
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus, que n'observant point, un ordre si pressant ;
1105 J'avouerai donc, grand Roi, que l'objet qui me touche.

LE PRINCE

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROI

Insolent !

LE PRINCE

J'ai sans fruit vaincu ma passion
Pour souffrir son orgueil, Seigneur, et vous complaire,
1110 J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire ;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir ;
Je suis ma passion, suivez votre colère,
Pour un fils sans respect, perdez l'amour d'un père ;
1115 Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné,
Ou si votre justice épargne encore ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête :
Et de son insolence humiliez l'excès,

Il s'en va furieux.

1120 Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

SCÈNE VII.
Le roi, Le Duc, Gardes.

LE ROI

Gardes, qu'on le saisisse.

LE DUC les arrêtant.

Ha ! Seigneur, quel asile
À conservé mes jours, ne serait inutile ?
Et me garantirait contre un soulèvement.
Accordez-moi sa grâce, ou mon éloignement.

LE ROI

1125 Qu'aucun soin ne vous trouble, et ne vous importune.
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie
1130 Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie.
Que l'instinct enragé qui meut ses passions
Ne mettra plus de borne à vos prétentions.
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.



ACTE IV

SCÈNE I. Théodore, Léonor.

THÉODORE

1135 Ha dieu ! Que cet effroi me trouble et me confond ;
Tu vois que ton rapport à mon gré répond,
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes !
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes !

LÉONOR

Vous en prenez sans doute un peu légèrement
1140 Pour n'avoir pas couché dans son appartement.
Est-ce un grand sujet d'en prendre l'épouvante ?
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente ?
Croyez-vous que le Prince en cet âge de feu
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu ?
1145 Où l'âme sur les sens n'a point encore d'empire ?
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur ?
1150 Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme
Que le repos tourmente, et que l'amour consomme ?
C'est les examiner d'un soin trop curieux,
Sur leurs déportements, il fut fermer les yeux ;
Pour n'en point être peiné, il n'en faut rien apprendre,
Et ne connaître point ce qu'il faudrait reprendre.

THÉODORE

1155 Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant, et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée, ou point, ou peu de crainte :
Mais les songes suivis, où dont à tout propos
1160 L'horreur se remontrant interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont des avis du ciel pour les choses futures.
Hélas ! J'ai vu la main qui lui perçait le flanc !
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler le sang,
1165 Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête,
Pour recevoir son corps j'ai vu la tombe prête,
Et m'écriant d'un ton qui t'aurait fait horreur,

J'ai dissipé mon songe, et non pas ma terreur.
Cet effroi, de mon lit, aussitôt m'a tirée,
1170 Et, comme tu m'as vue, interdite égarée,
Sans toi je me rendais en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit... Mais que vois-je ?

SCÈNE II.
Octave, le Prince, Théodore, Léonor.

OCTAVE

Ha Madame !

THÉODORE

Et bien ?

OCTAVE

Sans mon secours le Prince rendait l'âme.

THÉODORE

1175 Prenais-je, Léonor, l'alarme hors de propos.

LE PRINCE

Souffrez-moi sur ce siège un moment de repos.
Débile, et mal remis encore de la faiblesse
Où ma perte de sang, et ma chute me laisse ;
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THÉODORE

1180 Ha mon frère !

LE PRINCE

Ha ma soeur ! Savez-vous mes ennuis ?

THÉODORE

Ô songe ! Avant coureur d'aventure tragique,
Combien sensiblement cet accident t'explique ;
Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état ?

LE PRINCE

1185 Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte,
Mais faites observer qu'aucun de nous écoute.

**THÉODORE faisant signe à Léonor qui va voir si
personne n'écoute.**

Soignez-y, Léonor.

LE PRINCE

Vous avez vu, ma soeur

Mes plus secret pensers jusqu'au fond de mon coeur,
Vous savez les efforts que j'ai fait sur moi-même
1190 Pour secouer le joug de cette amour extrême,
Et retirer d'un coeur indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,
Contre mon jugement, mon esprit se rebelle ;
1195 Mon coeur de son service à peine est diverti,
Qu'au premier souvenir il reprend son parti ;
Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes
Cet amour, mon amour, mais ennemi des hommes.
J'ai, pour aucunement couvrir ma lâcheté,
1200 Quand je souffrais le plus, feint plus de santé.
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait d'un souverain, et j'ai tranché du brave,
Bien plus, j'ai furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit.
1205 Mais, au moindre penser, mon âme transportée
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée,
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris
Peut plus que ma colère, et plus que les mépris :
Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre,
1210 L'hymen qui se traitait, du Duc, et de Cassandre ;
Et que ce couple heureux consommait cette nuit.

OCTAVE

Pernicieux avis, hélas ! Qu'as-tu produit ?

LE PRINCE

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement, je deviens incapable.
1215 Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir ;
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens, et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
1220 Au palais de Cassandre en même temps rendu,
L'escalade des murs, gagne une galerie,
Et cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sous l'escalier, et dans l'obscurité
Prépare à tout succès mon courage irrité,
1225 Au nom du Duc, enfin, j'entends ouvrir la porte,
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort
De trois coups de poignard blesse le Duc à mort.

THÉODORE effrayée s'appuyant sur Léonor.

Le Duc ? Qu'entends-je ? Hélas !

LE PRINCE

À cette rude atteinte
1230 Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard, sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras.
Son âme à cet effort de son corps de sépare,
Il tombe mort.

THÉODORE

Ô rage inhumaine et barbare !

LE PRINCE

1235 Et moi, par cent détours, que je ne connais pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas ;
Par le sang que je perds mon coeur enfin se glace,
Je tombe, et hors de moi, demeure sur la place ;
Tant qu'Octave passant, s'est donné le souci
1240 De bander ma blessure, et de me rendre ici.
Où (non sans peine encore) je reviens en moi-même.

THÉODORE appuyé sur Léonor.

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême.
Ma faiblesse me chasse, et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.
1245 Soutiens-moi, Léonor ;

Bas

Mon coeur es-tu si tendre

S'en allant.

Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre ?
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé,
Cet hymen t'offensait, et sa mort t'a vengé.

SCÈNE III.

Le Prince, Octave.

OCTAVE

Déjà du jour, Seigneur, la lumière naissante
1250 Fait voir par son retour la lune palissante.

LE PRINCE

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE

Même au quartier du Roi j'entends déjà du bruit.
Allons-nous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LE PRINCE

Qui souhaite la mort, craint peu quoiqu'il advienne,
1255 Mais allons, conduis-moi.

SCÈNE IV.
Le Roi, Gardes, Le Prince, Octave.

LE ROI

Mon fils ?

LE PRINCE

Seigneur ?

LE ROI

Hélas !

OCTAVE

Ô fatale rencontre !

LE ROI

Est-ce vous, Ladislas ?

Dont la douleur éteinte et la voix égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'âme est séparée ?
En quel lieu, si saisi, si froid, et si sanglant
1260 Adressez-vous ce pas, incertain, et tremblant ?
Qui vous a si matin tiré de votre couche ?
Quel trouble vous possède et vous ferme le bouche ?

LE PRINCE se remettant sur sa chaise.

Que lui dirai-je ? Hélas !

LE ROI

Répondez-moi, mon fils.

Quel fatal accident...

LE PRINCE

Seigneur, je vous le dis ;

1265 J'allais, j'étais, l'amour a sur moi tant d'empire...
Je me confonds, Seigneur, et ne vous puis rien dire.

LE ROI

D'un trouble si confus un esprit assailli
Se confesse coupable, et qui craint a failli ;
N'avez-vous point eu prise avec votre frère ?
1270 Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire,
Et si pour l'en garder mes soins n'avaient pourvu...

LE PRINCE

M'a-t-il pas satisfait ? Non, je ne l'ai point vu.

LE ROI

Qui vous réveille donc avant que la lumière
Ait du soleil naissant commencé la carrière ?

LE PRINCE

1275 N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

LE ROI

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil,
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,
Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
1280 Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort ;
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture ;
De ces derniers instants dont il presse le cours
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
1285 Sur mon couchant enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière ;
Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous à qui l'âge, encor, garde un si long destin ?

LE PRINCE

Si vous en ordonnez avec votre justice
1290 Mon destin de bien près touche son précipice ;
Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
A de votre couronne abattu le soutien ;
Le Duc est mort, Seigneur, et j'en suis l'homicide.
Mais j'ai dû l'être.

LE ROI

Ô Dieu ! Le Duc est mort, perfide !
1295 Le Duc est mort, barbare ! Et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin !
À cette épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience ?

SCÈNE V.

Le Duc, Le Roi, Le Prince, Octave, Gardes.

Il sort.

LE DUC

La Duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LE PRINCE

1300 Que vois-je ? Quel fantôme ? Et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

LE ROI

Que m'avez-vous dit, Prince ? Et par quelle merveille
Mon oeil peut-il si tôt démentir mon oreille ?

LE PRINCE

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit et confus
Je ne pouvais rien dire, et ne reconnais plus.

LE ROI

1305 Ha Duc ! Il était temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avait mortellement blessée,
Différant d'un instant le soin de l'en guérir
Le bruit de votre mort m'allait faire mourir.
Jamais coeur ne conçut une douleur si forte.
1310 Mais que me dites-vous ?

LE DUC

Demandaît à vous voir. Que Cassandre à la porte

LE ROI

Qu'elle entre.

LE PRINCE bas.

Ô justes cieux !
M'as-tu trompé ma main ? Me trompez-vous mes yeux ?
Si le Duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras, le mien, a-t-il reçu l'atteinte ?

SCÈNE VI.

**Cassandre, Le Roi, Le Prince, Le Duc, Octave,
Gardes.**

CASSANDRE aux pieds du roi pleurant.

1315 Grand roi de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race, et présente et future ;
Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous,
1320 Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable,
Une marque, aux neveux, à jamais mémorable.

LE ROI la faisant lever.

Faites trêve, Madame avecque les douleurs,
Que vous coupent le voix, et font parler vos pleurs !

CASSANDRE

1325 Votre majesté, Sire, a connue ma famille !

LE ROI

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes la fille
Est descendu d'aïeux, issus de sang royal,
Et me fut un voisin, généreux, et loyal.

CASSANDRE

1330 Vous savez, si prétendre, un de vos fils pour gendre,
Eut au rang qu'il tenait, été trop entreprendre !

LE ROI

L'amour n'offense point, dedans l'égalité.

CASSANDRE

Tous deux, ont eu dessein, dessus ma liberté.
Mais avec différence, et d'objet, et d'estime,
L'un qui me crut honnête, eut un but légitime,
1335 Et l'autre, dont l'amour fol, et capricieux,
Douta de ma sagesse en eut un vicieux ;
J'eus bientôt d'eux aussi, des sentiments contraires,
Et quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères !
Je ne les puis aimer, ni haïr à demi,
1340 Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi !
L'enfant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise,
Le prince par son vice, en a maqué la prise ;
Et par deux différents, mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais ;
1345 Alexandre, qui vit son rival en son frère,
Et qui craignit, d'ailleurs, l'autorité d'un père ;
Fit, quoiqu'autant ardent, que prudent et discret,
De notre passion, un commerce secret ;
Et sous le nom de Duc, déguisant sa poursuite,
1350 Ménagea votre vue, avec tant de conduite
Que toute Varsovie, a cru jusqu'aujourd'hui
Qu'il parlait pour de Duc, quand il parlait pour lui ;
Cette adresse a trompé, jusqu'à nos domestiques ;
Mais craignant, que le Prince, à bout de ses pratiques,
1355 (Comme il croit tant pouvoir, avec impunité,)
Ne suivit la fureur, d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur, osât trop entreprendre,
Nous crûmes que l'hymen, pouvait seul m'en défendre,
Et l'heure prise, enfin, pour nous donner les mains,
1360 Et bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier (déjà le sommeil, servant partout ses charmes
En cet endroit, Seigneur, laissez couler mes larmes ;

Pleurant.

Leurs cours vient d'une source, à ne tarir jamais,
L'enfant, de cet hymen , espérant le succès,
1365 Et de peur de soupçon, arrivant sans escorte,
À peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main,
De trois coups de poignard, lui traverser le sein.

LE ROI

Ô Dieu ? L'enfant est mort !

LE PRINCE bas.

1370 Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage. Ô mon aveugle rage,

Le roi sied, et met son mouchoir sur son visage.

CASSANDRE

Qui, Seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas,
À l'instant que j'aurai, vu venger son trépas ;
J'en connais le meurtrier, et j'attends son supplice,
De vos ressentiments, et de votre justice ;
1375 C'est votre propre sang, Seigneur, qu'on a versé,
Votre vivant portrait, qui se trouve effacé :
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre,
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre ;
Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux,
1380 Que veuve, avant l'hymen, je pleure à vos genoux ;
Mais apprenant, grand Roi, cet accident sinistre,
Hélas ! En pourriez-vous soupçonner le ministre !
Oui, votre sang suffit, pour vous en faire foi :

Montrant le prince.

Il s'émeut, il vous parle, et pour, et contre soi ;
1385 Et par un sentiment, ensemble horrible et tendre,
Vous dit, que Ladislas, est meurtrier d'Alexandre :
Ce geste, encore, Seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit ;
Et plus que tout, enfin. Cette main encore teinte
1390 De ce sang précieux, qui fait naître ma plainte ;
Quel des deux sur vos sens, fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort ?
Si vous étiez si faible, et votre sang si tendre,
Qu'on l'eut impunément, commencé de répandre ;
1395 Peut être verriez-vous, la main qui l'a versé,
Attenter sur celui, qu'elle vous a laissé ;
D'assassin de son frère, il peut être le vôtre,
Un crime pourrait bien, être un essai de l'autre ;
Ainsi, que les vertus, les crimes enchaînés,
1400 Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traînés :
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône, et la vie, et le titre de juste ;
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous était si cher :
1405 Ni l'horrible penser du coup qui voua la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoûte ;
Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris,
Votre fils l'a tiré du sang de votre fils ;
Oui, de ce coup, Seigneur, un frère fut capable,
1410 Ce fer porte le chiffre, et le nom du coupable
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
Et complice du meurtre en déclare l'auteur ;
Ce fer, qui chaud encore, par un énorme crime,
A traversé d'amour la plus noble victime ;
1415 L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne coeur dont vous fussiez aimé ;
Ce coeur, enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche un arrêt légitime ;
Roi, vous vous feriez tort, par cette impunité,
1420 Et père de votre fils, vous devez l'équité ;
J'attends de voir pousser votre main vengeresse,

Ou par votre justice, ou par votre tendresse ;
Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains ;
1425 Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge,
Il en fut le témoin, il en sera le juge ;
Et pour punir un bras d'un tel crime noirci ;
Le sien saura s'étendre, et n'est pas raccourci ;
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

LE ROI

1430 Contre ces charges, Prince, avez-vous des défenses ?

LE PRINCE

Non, je suis criminel, abandonnez grand Roi
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi ;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère,
Supprimons les doux noms et de fils et de père,
1435 Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter,
Cassandre veut ma mort, il l'a faut contenter ;
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise ;
Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise
Qu'un destin qui pourrait m'affranchir du trépas,
1440 Et qu'une éternité qui ne lui plairait pas ;
J'ai beau dissimuler ma passion extrême ;
Jusqu'àprès le trépas mon sot veut que je l'aime
Et pour dire à quel point ce coeur est embrasé,
Jusqu'àprès le trépas qu'elle m'aura causé ;
1445 Le coup qui me tuera pour venger son injure
Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le coeur,
Quand de ma liberté son bel oeil fut vainqueur ;
J'en fus désespéré, jusqu'à tout entreprendre,
1450 Il m'ôta le repos, que l'autre doit me rendre,
Puisqu'être sa victime, est un décret des cieux,
Qu'importe qui me tue, ou sa bouche ou ses yeux !
Souscrivez à l'arrêt, dont elle me menace,
Privé de sa faveur, je ne veux point de grâce :
1455 Mettez à bout l'effet, qu'amour a commencé,
Achevez un trépas, déjà bien avancé ;
Et si d'autre intérêt, n'émeut votre colère,
Craignez tout, d'une main, qui pût tuer un frère.

LE ROI

Madame, modérez, vos sensibles regrets,
1460 Et laissez à mes soins, nos communs intérêts :
Mes ordres, aujourd'hui, feront voir une marque,
Et d'un juge équitable, et d'un digne monarque ;
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit, par sa confession !

CASSANDRE

1465 Mon attente, Grand Roi, n'a point été trompée,
Et...

LE ROI

Prince, levez vous, donnez-moi votre épée.

LE PRINCE, se levant.

Mon épée ! Ha ! Mon crime est-il énorme au point ?
De me...

LE ROI

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LE PRINCE

La voilà !

LE ROI, la baillant au Duc.

Tenez, Duc !

OCTAVE

Ô disgrâce inhumaine !

LE ROI

1470 Et faites-le garder, en la chambre prochaine.
Allez !

**LE PRINCE, ayant fait la révérence au Roi, et à
Cassandre.**

Presse la fin où tu m'a destiné,
Sort ! Voilà de tes jeux, et ta roue a tourné ?

LE ROI

Duc !

LE DUC

Seigneur !

LE ROI

De ma part, donnez avis au prince,
1475 Que sa tête, autrefois si chère à la province ;
Doit servir aujourd'hui, d'un exemple fameux,
Qui fera détester, son crime à nos neveux.

SCÈNE VII.
Le Roi, Cassandre, Octave, Gardes.

LE ROI, à Octave.

Vous, conduisez Madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE, à genoux.

Grand Roi, des plus grands rois, le plus parfait modèle ;
Conservez invaincu, cet invincible sein,
1480 Poussez jusques au bout, ce généreux dessein ;
Et constant, écoutez, contre votre indulgence,
Le sang d'un fils, qui crie, et demande vengeance.

LE ROI

Ce coup, n'est pas, Madame, un crime à protéger,
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

Elle s'en va avec Octave, il dit, étant seul.

1485 Ô ciel, ta providence, apparemment prospère,
Au gré de mes forfaits, de deux fils m'a fait père ;
Et l'un d'eux, qui par l'autre, aujourd'hui m'est ôté ;
M'oblige, à perdre encore, celui qui m'est resté !



ACTE V

SCÈNE I. Théodore, Léonor.

THÉODORE,

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre ?

LÉONOR

1490 D'un air et d'un visage, à vous tout promettre.
En vain, sa modestie, a voulu déguiser,
Venant à votre nom, il l'a fallu baiser,
Comme à force, imprimant, sur ce cher caractère,
Une marque d'un feu, qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THÉODORE

1495 Que tu prends mal ton temps, pour éprouver un coeur,
Que la douleur éprouve, avec tant de rigueur :
J'ai plaint la mort du Duc, comme d'une personne,
Nécessaire à mon père, et qui sert sa couronne ;
Et quand on me guérit, de ce fâcheux rapport,
1500 Et que j'apprends qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort !
Encore, quoi que nos coeurs, usent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort, souhaiter la vengeance ;
J'aimai également, la mort et l'assassin,
Je plains également, l'un et l'autre destin :
1505 Pour un frère meurtri, ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier, ma fureur n'a point d'armes ;
Et si le sang de l'un, excite mon courroux,
Celui... Mais le Duc vient. Léonor, laissez-nous.

SCÈNE II.
Le Duc, Léonor.

LE DUC

Brûlant de vous servir, adorable Princesse,
1510 Je me rends par votre ordre, aux pieds de votre altesse.

THÉODORE

Ne me flattez point ! Et m'en puis-je vanter ?

LE DUC

Cette épreuve, Madame, est facile à tenter ;
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main, pour vos lois, brûle d'être occupée.

THÉODORE

1515 Je n'exige pas tant de votre affection
Et je ne veux de vous, qu'une confession.

LE DUC

Quelle ! Ordonnez-la moi.

THÉODORE

Savoir de votre bouche,
De quel généreux objet, le mérite vous touche,
Et doit être le prix, de ces fameux exploits,
1520 Qui jusqu'en Moscovie, ont étendu vos lois ;
J'imputais votre prise, aux charmes de Cassandre,
Mais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

LE DUC

Mes vœux ont pris, Madame, un vol plus élevé ;
Aussi, par ma raison, n'est-il pas approuvé !

THÉODORE

1525 Ne cherchez point d'excuse, en votre modestie,
Nommez-la, je le veux.

LE DUC

Je suis sans répartie ;
Mais ma voix cédera, cet office à vos yeux,
Vous-même, nommez-vous, cet objet glorieux,

Lui bayant la lettre ouverte.

Vos doigts ont mis son nom, au bas de cette lettre.

THÉODORE ayant lu son nom.

1530 Votre mérite, Duc, vous peut beaucoup permettre,
Mais....

LE DUC

Sans vous aimer, j'ai condamné mes vœux,
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux,
Mais, Madame, accusez une étoile fatale, :
D'élever un espoir, que la raison ravale ;
1535 De faire à vos sujets, encenser vos autels,
Et de vous procurer, des hommages mortels.

THÉODORE

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle,
Me promettre à l'instant, une preuve fidèle ?

LE DUC

Le beau feu, dont pour vous, ce cœur est embrasé,
1540 Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE

L'effort, vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC

D'une si noble ardeur, il accroîtra le lustre.

THÉODORE

Tant s'en faut, cette épreuve est de tenir caché,
Un espoir, dont l'orgueil, vous serait reproché :
1545 De vous taire, et n'admettre en votre confiance,
Que votre seul respect, avec votre prudence ;
Et pour le prix, enfin, du service important,
Qui rend sur tant de noms, votre nom éclatant
Allez en ma faveur ; demander à mon père,
1550 Au lieu de votre hymen, la grâce de mon frère ;
Prévenir son arrêt, et par votre secours,
Faire tomber l'acier, prêt, à trancher ses jours ;
De cette épreuve, Duc, vos vœux sont-ils capables ?

LE DUC

Oui, Madame, et de plus, puisqu'ils sont si coupables,
1555 Il vous sauront, encore, venger de leur orgueil,
Et tomber, avec moi, dans la nuit du cercueil.

THÉODORE

Non, je vous le défends, laissez-moi mes vengeances,
Et si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.

Elle s'en va.

Adieu, Duc.

LE DUC, seul.

Quel orage agite mon espoir !
1560 Et quelle loi mon cœur, viens-tu de recevoir !
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence,
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense ;

Me défendre la mort, sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre, et de mourir !
1565 Mais...

SCÈNE III.
Le Roi, Le Duc, Gardes.

LE ROI

Ô jour à jamais funèbre à la province !
Federic ?

LE DUC

Quoi Seigneur.

LE ROI

Faites venir le Prince.

LE DUC, sortant avec les gardes.

Il sera superflu, de tenter mon crédit,
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

LE ROI, seul, rêvant, et se promenant.

Trêve, trêve, nature, aux sanglantes batailles,
1570 Qui si cruellement, déchirant mes entrailles ;
Et me perçant le coeur, le veulent partager,
Entre mon fils à perdre, et mon fils à venger,
À ma justice en vain, ta tendresse est contraire,
Et dans le coeur d'un roi, cherche celui d'un père ;
1575 Je me suis dépouillé, de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis, que ceux de l'équité ;
Mais, ô vaine constance, ô force imaginaire,
À cette vue, encore, je sens que je suis père ;
Et n'ai pas dépouillé, tout humain sentiment.
1580 Sortez, Gardes, vous, Duc, laissez-nous un moment.

Ils sortent.

SCÈNE IV.
Le Roi, Le Prince.

LE PRINCE

Venez-vous conserver, ou venger votre race ;
M'annoncez-vous, mon père, ou ma rage ou ma grâce.

LE ROI pleurant.

Embrassez-moi, mon fils.

LE PRINCE

Seigneur ? Quelle bonté !
Quelle effort de tendresse, et quelle nouveauté !
1585 Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines ?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes ?

LE ROI pleurant.

Avec le dernier, de leurs embrassements,
Recevez de mon coeur, les derniers sentiments :
Savez-vous de quel sang, vous avez pris naissance ?

LE PRINCE

1590 Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

LE ROI

Sentez-vous de ce sang, les nobles mouvements ?

LE PRINCE

Si je ne les produits, j'en ai les sentiments.

LE ROI

Enfin, d'un grand effort, vous trouvez-vous capable ?

LE PRINCE

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
1595 Et qu'un effort mortel, ne peut aller loin.

LE ROI

Armez-vous de vertus, vous en avez besoin.

LE PRINCE

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

LE ROI

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête ;
Plus condamné que vous, mon coeur vous y suivra,
1600 Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera ;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample,
Mais à l'État, enfin, je dois ce grand exemple ;

À ma propre vertu, ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort ;
1605 J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandaient, et que j'ai dû leur rendre,
Pour ne vous perdre pas, j'ai longtemps combattu,
Mais ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice ;
1610 Ou régnant à l'État, je dois ce sacrifice.

LE PRINCE

Et bien, achevez-le, voilà ce col tout prêt,
Le coupable, grand Roi, souscrit à votre arrêt ;
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes,
Vous ont causé souvent des courroux légitimes ;
1615 Je pourrai, du dernier, m'excuser sur l'erreur,
D'un bras qui s'est mépris, et crut trop ma fureur ;
Ma haine, et mon amour, qu'il voulait satisfaire,
Portaient le coup au Duc, et non pas à mon frère ;
J'allèguerais encore, que le coup part d'un bras,
1620 Dont les premiers efforts, ont servis vos États ;
Et m'ont dans votre histoire, acquis assez de place,
Pour vous devoir parler, en faveur de ma grâce ;
Mais je n'ai point dessein, de prolonger mon sort,
J'ai mon objet à part, à qui je dois ma mort ;
1625 Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même,
Moi, je le dois, Seigneur, à l'ingrate que j'aime,
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter,
C'est un léger tribut, qu'une vie à quitter,
C'est peu pour satisfaire, et pour plaire à Cassandre,
1630 Qu'une tête à donner, et du sang à répandre,
Et forcer de l'aimer, jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu vivant, répondre à son désir,
Suis ravi de savoir, que ma mort y réponde,
Et que mourant, je plaise, aux plus yeux du monde.

LE ROI

1635 À quoi que votre coeur, destine votre mort,
Allez vous préparer, à cet illustre effort ;
Et pour les intérêts, d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'âme ;
Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
1640 Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.

L'embrassant.

Adieu. Sur l'échafaud, portez le coeur d'un prince,
Et faites y douter, à toute le province,
Si né, pour commander, et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône, ou sur un échafaud.

Le roi tape du pied pour faire venir le Duc. Le duc entre avec des gardes.
1645 Duc, remenez le prince.

LE PRINCE, s'en allant.

Ô vertu trop sévère !
Venceslas, vit encore, et je n'ai plus de père !

SCÈNE V.
Le Roi, Gardes.

LE ROI

Ô justice inhumaine, et devoirs ennemis,
Pour conserver mon sceptre, il faut perdre mon fils !
Mais laisse-les agir, importune tendresse,
1650 Et vous, cachez mes yeux, vos pleurs, et ma faiblesse,
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
Et je ne lui puis être, et bon père et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur, que le vice m'imprime,
Si mon élection, fut un choix légitime ;
1655 Et si je puis donner, aux devoirs de mon rang,
Plus que mon propre fils, et que mon propre sang !

SCÈNE VI.
**Théodore, Cassandre, Léonor, Le Roi,
Gardes.**

THÉODORE

Par quelle loi, Seigneur, si barbare et si dure,
Pouviez-vous renverser, celle de la nature ?
J'apprends, qu'au Prince, hélas ! L'arrêt est prononcé,
1660 Que de son châtement, l'appareil est dressé ;
Quoi, nous demeurerons, par des lois si sévères,
L'État sans héritiers, vous sans fils, moi sans frères ?
Consultez-vous un peu ; contre votre fureur,
C'est trop, qu'en votre fils, condamner une erreur ;
1665 Du carnage d'un frère, un frère est incapable,
De cet assassinat, la nuit seule est coupable ;
Il plaint autant que nous, le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime, il est assez puni ;
La pitié qui fera révoquer son supplice,
1670 N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice ;
Avec moins de fureur, vous lui serez plus doux,
La justice est souvent, le masque du courroux ;
Et l'on imputera cet arrêt si sévère
Moins au devoir d'un roi, qu'à la fureur d'un père ;
1675 Un murmure public, condamne cet arrêt,
La nature vous parle, et Cassandre se tait ;
La rencontre du prince, en ce lieu, non prévue,
L'intérêt de l'État, et mes pleurs l'ont vaincue ;
Son ennui si profond, n'a su nous résister,
1680 Un fils, enfin, n'a plus, qu'un père à surmonter.

CASSANDRE

Je revenais, Seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort, presser votre justice ;
Mon coeur impatient, d'attendre son trépas,
Accusait chaque instant, qui ne me vengeait pas ;
1685 Mais, je ne puis juger, par quel effet contraire,

Sa rencontre, en ce coeur, a fait taire son frère ;
Ses fers, ont combattu, le vif ressentiment,
Que je dois malheureuse, au sang de mon amant ;
Et quoique tant meurtrie, mon âme encore l'adore,
1690 Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple, et de l'état entier,
Qui contre mon parti, soutient son héritier,
Et condamne l'arrêt, dont ma douleur vous presse,
Suspendent en mon sein, cette ardeur vengeresse ;
1695 Et me la font, enfin passer pour attentat,
Contre le bien public, et le chef de l'État,
Je me tais, donc, Seigneur, disposez de la vie,
Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie,
Au défaut de celui, qu'on te refusera,
1700 J'ai du sang cher amant, qui te satisfera.

LE ROI

Vous ne pouvez douter, Duchesse, et vous Infante,
Que père, je voudrais répondre à votre attente ;
Je suis par son arrêt, plus condamné que lui,
Et je préférerais, sa mort, à mon ennui ;
1705 Mais, d'autre part, je règne, et si je lui pardonne,
D'un opprobre éternel, je souille ma couronne ;
Au *lieu, que résistant, à cette dureté,
Ma vie, et votre honneur, devront leur sûreté ;
Ce lion est dompté, mais peut-être, Madame,
1710 Celui, qui si soumis, *vous déguise sa flamme,
Plus fier, et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenterait, sur votre honnêteté ;
Peut-être, qu'à mon sang, sa main accoutumée,
Contre mon propre sein, demain serait armée ;
1715 La pitié qu'il vous cause, est digne d'un grand coeur,
Mais, si je veux régner, il l'est de ma rigueur,
Je vous dois malgré vous, raison de votre offense,
Et quand vous vous rendez, prendre votre défense,
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
1720 Sont d'illustres effets, d'une même vertu.

SCÈNE VII.
Le Duc, Le Roi, Théodore, Cassandre,
Léonor, Gardes.

LE ROI

Que fait le prince, Duc ?

LE DUC

C'est en ce moment, Sire,

Qu'il est prince, en effet, et qu'il peut se le dire !
Il semble, aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt, à l'hymen, qu'à la mort ;
1725 Et puisque si remis, de tant de violence,
Il n'est plus en état, de m'imposer silence,
Et m'envier, un bien, que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand Roi, je demande le fruit.

LE ROI

Il est juste, et fut il, de toute ma province.

LE DUC

1730 Je le restreins, Seigneur, à la grâce du prince.

LE ROI

Quoi !

LE DUC

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré,
Contre votre refus, m'est un gage assuré ;
J'ai payé de mon sang, l'heur que j'ose prétendre.

LE ROI

1735 Quoi ? Federic, aussi, conspire, à me surprendre !
Quel charme, contre un père, en faveur de son fils,
Suscite, et fait parler, ses propres ennemis ?

LE DUC

1740 C'est peu, que pour un prince, une faute s'efface !
L'État qu'il doit régir, lui doit bien une grâce ;
Le seul sang de l'Infant, par son crime est versé ;
Mais par son châtement, tout l'État est blessé ;
Sa cause, quoiqu'injuste, est la cause publique !
Il n'est pas toujours bon, d'être trop politique,
Ce que veut tout l'État, se peut-il dénier ?
Et père, devez-vous, vous rendre le dernier ?

SCÈNE VIII.

**Octave, Le Roi, Le Duc, Théodore, Cassandre,
Léonor, Gardes.**

OCTAVE hors d'haleine.

1745 Seigneur, d'un cri commun, toute le populace,
Parle en faveur du Prince, et demande sa grâce ;
Et surtout, un grand nombre, en la place amassé,
À d'un zèle indiscret, l'échafaud renversé ;
Et les larmes aux yeux, d'une commune envie,
1750 Proteste de périr, ou lui sauver la vie ;
D'un même mouvement, et d'une même voix,
Tous le disent exempt, de la rigueur des lois ;
Et si cette chaleur, n'est bientôt apaisée,
Jamais sédition, ne fut plus disposée ;
1755 En vain pour y mettre ordre, et pour les contenir,
J'ai voulu...

LE ROI à Octave.

C'est assez, faites-le moi venir.

Octave va quérir le Prince.

LÉONOR

Ciel seconde nos vœux.

THÉODORE

Voyons, cette aventure.

LE ROI, rêvant et se promenant à grands pas.

Oui, ma fille, oui Cassandre, oui, parole, oui, nature !
Oui peuples, il faut vouloir, ce que vous souhaitez ;
1760 Et par vos sentiments, réglez mes volontés.

SCÈNE DERNIÈRE.
Le Prince, Le Roi, Le Duc, Théodore,
Cassandre, Léonor, Gardes.

LE PRINCE au pied du Roi,

Le prince et Octave entrent.

Par quel heur.

LE ROI, le relevant.

Levez-vous ! Une couronne, Prince,
Sous qui j'ai quarante ans, régi cette province ;
Qui passera sans tâche, en un règne futur,
Et dont tous les brillants, ont un éclat si pur ;
1765 En qui la voix des grands, et le commun suffrage,
M'ont d'un nombre d'aïeux, conservé l'héritage ;
Est l'unique moyen, que j'ai pu concevoir,
Pour (entre votre faveur) désarmer mon pouvoir,
Je ne vous puis sauver, tant qu'elle sera mienne ;
1770 Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne ;
Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner ;
L'État vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne ;
1775 La justice est aux rois, la reine des vertus,
Et me vouloir injuste, est ne me vouloir plus ;
Régnez après l'État, j'ai droit de vous élire ;
Et donner en mon fils, un père à mon Empire.

Lui baillant le couronne.

LE PRINCE

Que faites-vous grand Roi ?

LE ROI

M'appeler de ce nom,
1780 C'est hors, de mon pouvoir, mettre votre pardon :
Je ne veux plus d'un rang, ou je vous suis contraire ;
Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père ;
Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis ;
Père, je ne pourrai faire périr mon fils ;
1785 Une perte est aisée, ou l'amour vous convie ;
Je ne perdrai qu'un nom, pour sauver une vie ;
Pour contenter Cassandre, et le Duc et l'État,
Qui les premiers font grâce, à votre assassinat ;
Le Duc, pour récompense, a requis cette grâce,
1790 Le peuple mutiné, veut que je vous la fasse ;
Cassandre le consent, je ne m'en défends plus ;
Ma seule dignité m'enjoignait ce refus ;
Sans peine, je descends de ce degré suprême,
J'aime mieux conserver un fils, qu'un diadème.

LE PRINCE

1795 Si vous ne pouvez être, et mon père, et mon roi,
Puis-je être votre fils, et vous donner la loi ?
Sans peine, je renonce, à ce degré suprême ;
Abandonnez plutôt, un fils qu'un diadème.

LE ROI

1800 Je n'y prétends plus rien, ne me le rendez pas,
Qui pardonne à son roi, punirait Ladislas ;
Et sans cet ornement, ferait tomber sa tête.

LE PRINCE

1805 À vos ordres, Seigneur, la voilà toute prête ;
Je la conserverai, puisque je vous la dois,
Mais elle régnera, pour dispenser vos lois ;
Et toujours, quoiqu'elle ose, ou quoi qu'elle projette,
Le diadème au front, sera votre sujette.

Il dit au Duc, l'embrassant.

Par quel heureux destin, Duc, ai-je mérité,
Et de votre courage, et de votre bonté ;
Le soin si généreux, qu'ils ont eu pour ma vie.

LE DUC

1810 Il ont servi l'État, alors qu'il l'ont servie ;
Mais, et vers la couronne, et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

LE PRINCE

Quelle ?

LE DUC

1815 Votre congé, Seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir, cette haine secrète,
Qui m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects,
Mes plus ardents devoirs, et mes plus grands respects ;

LE PRINCE

1820 Non, non, vous devez, Duc, vos soins, à ma province ;
Roi, je n'hérite point, des différents du prince ;
Et j'augurerais mal, de mon gouvernement,
S'il m'en fallait d'abord, ôter le fondement ;
Qui trouve, ou dignement, reposer sa couronne
Qui rencontre à son trône, une ferme colonne ;
Qui possède un sujet, digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur, et peut dire être Roi ;
1825 Le ciel nous l'a donné, cet État le possède,
Par ses soins, tout nous rit, tout fleurit, tout succède ;
Par son art, nos voisins, nos propres ennemis
N'aspirent qu'à nous être alliés, ou soumis ;
Il fait briller partout notre pouvoir suprême,

- 1830 Par lui, toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime ;
Il est de tout l'État, la force, et l'ornement,
Et vous me l'ôteriez, par votre éloignement ?
L'heur le plus précieux, que régner je respire,
Est que vous demeuriez, l'âme de cet Empire
1835 Et si vous répondiez, à mon élection,

Montrant Théodore.

Ma soeur sera le noeud de votre affection.

LE DUC

J'y prétendrais en vain, après que sa défense,
M'a de sa servitude, interdit la licence.

THÉODORE

- Je vous avais prescrit, de cacher vos liens,
1840 Mais les ordres du Roi, sont au dessus des miens ;
Et me donnant à vous, font cesser ma défense.

LE DUC

Ô de tous mes travaux, trop digne récompense !
C'est à ce prix, Seigneur, qu'aspirait mon crédit !

Au prince.

Et vous me le rendez, me l'ayant interdit.

LE PRINCE

- 1845 J'ai, pour vous, accepté la vie, et la couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne ;
Pour moi, sans vos faveurs, elles n'ont rien de doux,
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous ;
De vous seule dépend, et mon sort, et me vie.

CASSANDRE

- 1850 Après, qu'à mon amant, votre main l'a ravit ?

LE ROI

Le sceptre que j'y mets à son crime effacé,
Dessous un nouveau règne, oublions le passé ;
Qu'avec le nom de prince, il perde votre haine,
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE

- 1855 Puis-je sans un trop lâche, et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort.
Puis-je ?

LE ROI

Le temps ma fille.

CASSANDRE

Ha quel temps le peut faire ?

LE PRINCE

Si je n'obtiens au moins, permettez que j'espère,
Tant de soumissions, lasseront vos mépris,
1860 Qu'enfin de mon amour, vos vœux seront le prix.

LE ROI

Allons rendre à l'Infant, nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture, enfermer nos tristesses ;

Il dit au Prince.

Vous, faites-moi vivant, louer mon successeur,
Et voir de ma couronne, un digne possesseur.

FIN

Extrait du privilège du roi,

Par grâce et privilège du roi, donné à Paris le 28 mars 1648 signé par le Roi en son conseil Le Brun, il est permis à Antoine de Sommaville, marchand libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer une pièce de théâtre intitulé Vanceslas Tragi-comédie de Rotrou, pendant le temps et espace de cinq ans entiers et accomplis à compter du jour que la date de la pièce sera imprimée, et défenses font faites à tous autres d'en vendre ni distribuer aucune, sinon de l'impression qu'aura fait ou fait faire le dit Sommaville, ou ceux qui auront droit de lui sous les peines portées par lesdites lettres, qui sont en vertu du présent extrait tenues pour bien et dûment signifiées.

Achevé d'imprimer le douzième mai 1648.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].